

Famille, Culture & Éducation | Maïa Kaïss

Le prince charmant préférerait-il que sa belle ne se réveille jamais ?





: lien consultable dans l'Internet

Introduction

Que cela soit dans les médias, dans les débats politiques, à travers des réflexions menées par le secteur associatif ou encore dans les écoles avec les plus jeunes, le sexisme est « the subject to be ». Le sujet à la mode dont il faut parler ou sur lequel il faut pouvoir partager une anecdote, avoir un avis, aussi superficiel soit-il.

Vos réunions de famille n'auront eu que faire des dernières révélations médiatisées sur le sujet et vous en avez assez ? N'en soyez pas si certain et certaine. Je vous invite, au travers de cet article, à repenser le sujet autrement. Sortons du cadre parfois larmoyant, souvent militant, quelque fois absurde à partir duquel nous avons pris l'habitude de parler de la question du genre. Tentons un détour inattendu, celui de penser le prince charmant ni comme charmant, ni comme crapaud mais comme un homme (prince si vous le voulez) qui peut cumuler l'un et l'autre. Le sexisme bienveillant existe et certaines pourraient aussi décider de s'en servir !

Avant d'aller plus loin sur les énigmes que posent les attitudes cavalières et galantes (qui pourraient aller de pair), revenons sur le concept de sexisme.

En effet, il semble essentiel de le redéfinir brièvement afin de s'entendre sur ce dont nous parlons . Trop souvent les discussions se font, alors même que chacun ne labélise pas une situation, un comportement sous le même nom.

Le sexisme est entendu ici comme l'ensemble des idées et attitudes préjugées, stéréotypées et discriminantes basées sur le sexe et plus largement sur le genre.

Progressivement, sa particularité résidera dans le fait qu'en abordant le sexe, le concept ne soulignera plus seulement une différence, mais bien la spécificité du rapport de dominance des hommes exercé sur les femmes. Certaines attitudes, croyances et comportements de domination semblent être justifiés par des préjugés basés sur le sexe et amèneraient les diagnostiqués sexistes à considérer l'homme comme supérieur à la femme. La notion de sexisme est aussi marquée par le fait qu'elle reconsidère la question des inégalités simultanément dans les sphères publiques et privées ainsi qu'à des niveaux individuels et institutionnels.

Le sexisme renvoie par son essence, comme tout « isme », à une scission d'un groupe entre « eux » et « nous ». Cette division induit indubitablement et progressivement un processus de réflexion et d'identification à la catégorie à laquelle on pense appartenir.

Ce chemin semble d'ores et déjà ouvrir à de premières interrogations : la catégorie existe-t-elle *per se* ou serait-elle le fruit d'une construction sociale ? Sommes-nous prêts à reconnaître cette scission ? Si scission il y a, nous identifions-nous forcément à l'un des groupes ? Notre façon d'envisager la société comme binaire amène-t-elle forcément à justifier le sexisme et par là même ses plus grosses dérives ?

I. Comprendre la catégorisation du genre : poids de la génétique et du social

A. Quand les sciences alimentent les stéréotypes les plus fous. Les dérives dans la question du genre

Afin de répondre à la première interrogation, intéressons-nous au rôle qu'ont pu jouer certains scientifiques dans la justification de catégories. Certains auteurs inscrivent le genre dans un ordre établi, dit « naturel » rapportant l'identité genrée à l'identité biologique. La différence entre les groupes est – dans ce mode de pensée – appuyée par une description essentiellement génétique. Elle est rendue légitime par le seul fait d'associer des qualités et des faiblesses précisément masculines ou féminines aux spécificités biologiques. Comme ces dernières nous préexistent, nous n'avons pas le choix d'être ce à quoi notre sexe nous associe de prime abord.

Tu seras costaud et intelligent mon fils !

Cette façon d'appréhender la différence, et dans certains cas, une certaine discrimination, n'est pas uniquement le label du siècle dernier. Aujourd'hui encore la psychologie évolutionniste agit sur nos modes de réflexion et d'action. Cela au point même que « les psychologues évolutionnistes considèrent que

les différences entre les sexes seraient [...] prouvées au-delà de tout doute raisonnable »¹. Ce qui renvoie à la possibilité même de prétendre à l'égalité entre les êtres, puisque les inégalités leur préexistent.

En effet, cette vision appelée « évolutionniste » renvoie à une différenciation qui semble, en plus, ratifiée par le social en cela qu'elle fait appel à une acceptation partagée par le plus grand nombre des qualités reconnues spécifiquement à l'homme ou à la femme. Force est de constater que bon nombre d'entre nous incarnent encore ce type de pensée et ce, malgré une réflexion approfondie sur le sujet et une distance prise sur les théories présentées.

Qui n'a pas, dans son for intérieur, pensé un jour qu'il était normal que Monsieur monte les étagères choisies ensemble (dans le meilleur des cas !) ? Et si telle n'est pas votre situation, sachez que vous faites partie d'une minorité emplie d'une réflexivité n'étant pas à la portée de tous.

Dans la majorité précitée, ne peut-on pas penser qu'une part des concerné.es usent de stratégies pouvant les amener à valider certaines de ces théories évolutionnistes du sexe ?

Je m'explique : pouvons-nous imaginer une seule seconde que parmi nous, des femmes et des hommes s'arrangent avec cette dite réalité ? Imaginez-vous, le samedi midi, après avoir parcouru les rayons de ce grand magasin de meubles en kit. N'est-il pas plus facile de se dédouaner du bricolage parce que continuer à faire croire à Monsieur qu'il est l'homme fort de la maison me permet de lui déléguer la tâche « bricolage » ?

À l'inverse, Madame étant reconnue comme ayant des qualités maternelles tellement intuitives et spontanées, n'est-il pas beaucoup plus logique, de la laisser se lever la nuit quand bébé pleure (c'est d'elle dont il a besoin non) ?

Je vous laisse juge. Le trait semblera un peu trop contrasté pour les uns, tellement réaliste pour les autres.

Doit-on forcément combattre cette naturalisation des différences ou pouvons-nous en dégager des stratégies afin que ces mécaniques, dites « naturelles », soient à l'avantage des femmes ou tout du moins d'une éventuelle égalité ? Peut-on imaginer le développement de stratégies des discriminées qui soit purement conscient et établi sur les bases de la pensée évolutionniste ?

¹ I. JONAS, « Psychologie évolutionniste, mixité et sexisme bienveillant », *Travail, genre et sociétés*, 2010, vol. XXIII, n°1, pp. 205-211.

B. Faites place à l'argument génétique, ou pas

C'est dans cette idée que certains plaident aujourd'hui pour un nouveau type de féminisme. En effet, le féminisme différentialiste² soutient l'existence de différences entre les hommes et les femmes en ce que, contrairement aux dérives sexistes majoritaires, elles pourraient favoriser le genre féminin et les qualités qui lui sont associées. Avec la préexistence d'une acceptation totale de l'idée de diversité au sein des entreprises par exemple, l'idée du féminisme différentialiste serait d'identifier la femme (et sa horde de comportements tellement féminins) comme contribuant – autant que l'homme mais différemment – à la productivité de l'entreprise, puisque cette dernière aurait intérêt de se doter d'une direction dite « au féminin » implémentant un « style de management différent et complémentaire de celui des hommes »³.

Ces pensées amènent certains à saisir l'expérience de la maternité comme propulseur de compétences managériales chez les femmes⁴. Tu es mère, tu seras chef d'entreprise !

On passe d'un discours évolutionniste à l'avantage des hommes à un discours, bien que toujours de même nature, qui valorise les qualités « innées » des femmes. Est-ce suffisant pour parler d'égalité ? Pouvons-nous considérer la démarche comme féministe ? Les débats féministes, par essence, n'opposent-ils pas nature et culture⁵ ?

« La psychologie évolutionniste souligne que les nouveaux éléments scientifiques constituent la voie privilégiée vers un changement pour se comprendre, l'autre et construire un idéal de vie de couple, familiale et professionnelle »⁶.

N'est-ce pas là simplement le pendant « légitimable » des théories évolutionnistes ? Celles qui permettraient de faire passer l'idéologie dans sa totalité, avec ses versants plus discriminants ? Ces analyses, qui semblent pourtant

² T. BLÖSS, *La dialectique des rapports hommes-femmes*. Presses Universitaires de France, 2001, p. 304.

³ C. ACHIN, D. MEDA, M. WIERINK, « Mixité professionnelle et performance des entreprises », *DARES*, 2005, N°91, [En ligne :] <https://dares.travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/de091.pdf>, consulté le 3 janvier 2020.

⁴ I. JONAS, D. SÉHILI, *L'essentialisme au service d'une mixité économiquement performante*, Paris : L'Harmattan, 2009, n°47, pp. 35-54.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

toujours androcentristes⁷, n'amènent-elles pas aujourd'hui un pan de la population à ne plus remettre en question ces attitudes sexistes sous prétexte que même un John Gray « si populaire » arrive à agiter des salles entières en mettant en scène Mars et Vénus à travers leurs traits les plus grossiers et caricaturaux, en lesquels bon nombre disent se retrouver ? Cela annihilerait-il les chances des femmes de développer des stratégies ou ces dichotomies si populaires pourraient-elles, au contraire, y contribuer ? Croire – à priori – en l'existence de qualités purement attribuées aux femmes n'amènerait-il pas à dissimuler plus encore les inégalités ?

Je n'ai pas la prétention de pouvoir proposer des réponses. Souligner ce mode de pensée permet simplement de réfléchir à la possibilité, ou non, d'établir des stratégies face au sexisme. Et cela autorise d'autre part d'imaginer qu'elles n'auraient pas pour essence de toujours s'opposer aux attitudes sexistes, mais parfois de combiner, d'aménager des espaces du vivre ensemble. Nous y reviendrons plus tard dans ce même texte.

En effet, pour certains auteurs comme Christine Delphy⁸, la différenciation des sexes ne peut se comprendre par le rôle du biologique. Elle plaide pour une analyse socio-culturelle qui serait suffisante pour analyser ces catégories. On peut donc en déduire une causalité des pratiques genrées codifiées et valorisées par l'ordre social et non une causalité du sexe (biologique) sur le genre.

Poser cette question, c'est ouvrir la réflexion à la possibilité de sortir de cette différenciation des rôles qui, malgré ce que l'on en pense, dans les modes de fonctionnement de nos sociétés, nous préexiste.

⁷ L'androcentrisme, proche des dérives auxquelles amène l'ethnocentrisme, est une projection – pour le chercheur – de ses propres modèles de rôles genrés. Il y a des rôles spécifiquement féminins et des rôles spécifiquement masculins. Cette vision a souvent mené à la légitimation de la pensée patriarcale et « à la répétition de stéréotypes usés ». En définitive, elle a bien souvent, dans les recherches académiques, accompagné les théories évolutionnistes de genre. (A. MICHEL, *Introduction*, André Michel éd., *Le féminisme*. Presses Universitaires de France, 2007, pp. 5-10.)

⁸ C. DELPHY, « Penser le genre ». Note de lecture par Françoise Armengaud », *Nouvelles Questions Féministes*, 2002, vol. XXI, n°1, pp. 126-133.

Il est évident que femme ou homme, il s'agit de groupes sociaux « créés au prétexte d'une différence biologique, mais non réductible à cette biologie »⁹.

Les différences de comportement mises en avant ne seraient donc pas liées à la nature biologique, mais seraient le fruit d'un ordre social, prêtant des rôles aux uns et aux autres pour des raisons d'intérêt collectif variable selon l'époque, le lieu et plus largement la culture. Ainsi comme l'a écrit Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme on le devient »¹⁰. Mais comment ?

Les études sociologiques et plus uniquement psychologiques s'emparent du sujet et intègrent à la réflexion les processus de socialisation afin de repenser la façon dont tout un chacun se définit par rapport au genre auquel il appartient, ou auquel l'Autre le fait appartenir. En effet, si nous ne naissons pas femme/homme et que nous le devenons, il faut bien que celle/celui qu'on devient se construise dans un contexte et cela afin de poursuivre pour chacun d'entre nous son existence qui, indubitablement, sera genrée.

Dans cet article nous réfléchissons principalement au rôle social qu'exercent la famille et l'école.

C. Faites place au socio-constructivisme

La compréhension du genre comme construction sociale peut notamment être éclairée par des études portant plus spécifiquement sur les rôles du père et de la mère dans l'unité familiale, l'espace institutionnel qu'est l'école ou encore les orientations scolaires et les ambitions professionnelles attendues chez les parents d'adolescents (tu seras mathématicien mon fils, tu seras institutrice ma fille). Chaque nouvelle relation ouvrant tout un petit monde¹¹ et contribuant sans doute activement à la reproduction des comportements asymétriques entre l'homme et la femme¹².

⁹ S. ROY, *Domination masculine : elle crève les yeux jusqu'à en être invisible*, Mediapart, 2013, [En ligne :]<https://blogs.mediapart.fr/segolene-roy/blog/131213/domination-masculine-elle-creve-les-yeux-jusqua-en-etre-invisible>, consulté le 3 janvier 2020.

¹⁰ S. DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, Paris : Porte Folio, 1986, 416 p.

¹¹ C. BIDART, « Dynamique des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influence des entourages lors des transitions vers la vie adulte », *Revue française de sociologie*, n°49, 2008, pp. 559-583.

¹² Y. SINTOMER, « Compte-rendu de l'ouvrage de Pierre Bourdieu : la domination masculine, » *Presses Universitaires de France*, n°25, 1999, pp. 181-186.

Afin de mieux comprendre l'essence de notre socialisation, Il est pertinent d'intégrer le concept d'*habitus*¹³ à la réflexion. Il permet de mieux comprendre ce qui contribue à notre construction en tant qu'être social, en ce compris, nos comportements dits féminins ou masculins. La notion d'*habitus* permet aussi de mieux comprendre l'interprétation que nous avons des attitudes des Autres et des conduites attendues des pairs selon qu'ils sont considérés homme ou femme. Le concept bourdieusien¹⁴ a pour intérêt de nous renseigner sur la façon dont les différences sont incorporées et progressivement perçues comme évidentes¹⁵. Dans un deuxième temps il nous permettra de réfléchir sur l'intériorisation de la pensée dominante ainsi que sur la liberté d'action que nous avons de définir nos propres schèmes.

L'*habitus* renvoie au fait de se socialiser dans une société régie par « un système de dispositions durables et transposables »¹⁶. Il outille (inconsciemment) l'individu afin qu'il puisse interpréter le monde (social) dans lequel il vit, et cela à travers un prisme dont certaines faces lui sont personnelles et d'autres collectives, partagées et communes aux semblables appartenant dès lors aux mêmes catégories sociales, culturelles, économiques que lui. La structuration de l'*habitus* débute dès la naissance.

L'individu va donc acquérir au fil de son existence et plus fortement durant les premières années de sa vie un capital social partagé par les personnes appartenant aux mêmes groupes que lui. Ce capital social, agissant comme cadre de référence, est entendu au sens de « style de vie ». Il comprend aussi bien les goûts en matière d'art, les appréciations d'ordre plus culinaire ou encore les attitudes ou comportements valorisés dans certains contextes ou face à certaines situations, y compris ceux établis en fonction du genre.

Ainsi, c'est justement face à ces contextes, aux situations vécues que l'individu va « incorporer », être socialisé à un mode de vie spécifique qui l'amènerait à être, agir et réagir dans le monde qui l'entoure. Le « je suis » se définit

¹³ P. BOURDIEU, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, 2000, p.405.

¹⁴ Pierre Bourdieu, 1930 – 2002, est un sociologue français. Auteur de nombreux ouvrages questionnant la socialisation et le poids des milieux par lesquels nous sommes socialisés, il aura été fortement critiqué pour sa vision considérée comme déterministe. Il étudie principalement les mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales et développera une théorie de l'action en remettant au goût du jour le concept d'*habitus*. Ce dernier – acquis lors de notre socialisation primaire – vise à souligner l'existence de stratégies (inconscientes) permettant à chacun de décrypter le monde.

¹⁵ P. BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris : Points, 1998, p.168.

¹⁶ P. BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris : Éditions de Minuit, 1980, p.480.

au travers de ce à quoi et par quoi j'ai été socialisé depuis mon enfance. Dans un premier temps, ce « je suis » ne dépendrait donc que très peu de ce que je vise à être.

En définitive, le « je deviens une femme » serait alors déterminé par les pairs et cela dans une dynamique intergénérationnelle où les codes me préexistent. Ai-je donc une part de choix et de liberté dans la femme que je veux devenir ?

Plus que d'être incorporé, l'habitus mène à un travail d'appropriation d'une histoire collective faite par les individus. Par histoire collective entendons-nous aussi les comportements discriminants ? Quelle est la part de reproduction dans nos comportements ?

« La domination se reproduit avec d'autant plus de force qu'elle est intériorisée psychiquement et corporellement par les dominants et les dominé-es [...]. Si la domination masculine peut avoir cette permanence, c'est parce que l'intériorisation touche ici au plus profond de l'identité des individus, dans un rapport qui commence à la naissance et se perpétue continuellement tout au long de l'existence »¹⁷.

La famille, comme agent de socialisation primaire par excellence, agit malgré elle sur l'incorporation des rôles sexués et la domination qui en ressort. En effet, c'est au travers des modèles parentaux que les enfants vont acquérir leurs premiers rapports (de domination, genrés etc.) aux identités de sexe. Sa propre identité se construit progressivement au travers de celles de ses parents ou modèles adultes de proximité¹⁸. Ceci tient aussi à ce que Claire Bidart nomme « la logique d'influence »¹⁹, qui amène l'individu (enfant ou adulte) à écouter les conseils de ses proches. L'avis donné par ces personnes est retenu du simple fait qu'il est donné par quelqu'un avec qui l'enfant est lié par une relation affective et partageant une histoire commune.

Entrons plus spécifiquement dans l'univers scolaire. Si l'on est averti maintenant de l'impact de l'histoire familiale sur l'intériorisation des rôles genrés et des rapports de domination, on va rapidement se rendre compte de la force avec laquelle agit – peut-être malgré elle – l'école. Que cela soit à travers le corps enseignant, ses pratiques, ou encore l'autorité qu'elle représente a priori.

¹⁷ Y. SINTOMER, *op. cit.*

¹⁸ M-C. HURTIG, « Du sexisme ordinaire chez des enfants de 8-9 ans : Note sur les relations entre garçons et filles, » *Enfance*, 1978, tome XXXI, n°2-3, pp. 73-83.

¹⁹ C. BIDART, *op. cit.*

Marie-Claude Hurtig, dans son article « Du sexisme ordinaire chez des enfants de 8-9 ans » (1978) démontre « l'extrême hostilité » des enfants à l'égard de leurs pairs du sexe opposé, et cela même dans un univers à priori égalitaire qu'est censée représenter l'école, déjà à cette époque mixte (lieu dans lequel son étude a été menée).

Cette étude questionne le poids de l'école dans l'acquisition des comportements genrés et met en évidence que les enfants (à travers l'échantillon étudié) ne reconnaissent que « rarement des qualités à l'autre sexe »²⁰. De plus, et à l'inverse des études pointant la forte agressivité physique des hommes envers les femmes dans les cas de sexisme hostile, il semblerait qu'à cet âge, les filles soient le plus souvent associées à des attitudes d'agressivité²¹.

En revanche, une constante reste que les filles « se caractérisent par leur infériorité » pour les jeunes garçons et à certains symboles associés à la féminité comme « la gentillesse, la beauté »²².

Hurtig précise : « Je pensais que dans les écoles mixtes, l'expérience de la vie commune amenait les relations entre les sexes vers plus de souplesse, restreignant l'emprise des stéréotypes sociaux. Cela ne s'est que très partiellement vérifié »²³. Qu'attendre dès lors d'une socialisation à plus large échelle, celle du monde ? Cela ne pousse-t-il pas à une vision défaitiste où le combat serait perdu d'avance ? Rappelons quand même que son étude date de la fin des années septante.

Cependant, certaines études plus actuelles poussent encore jusqu'à questionner l'influence des pairs, des institutions (scolaires et familiales) et même des médias dans les orientations scolaires et les choix professionnels selon qu'on soit reconnu homme ou femme.

Ces différentes institutions donneraient des conseils implicites, que l'on pourrait nommer aussi « des assignations genrées » créant dès lors une « ségrégation éducative ». Cette dernière résisterait assez bien aux politiques mises en place pour défier le contexte discriminant que l'on connaît²⁴. Le sexisme

²⁰ M-C. HURTIG, op. cit.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

bienveillant, de par sa forme insidieuse et plus difficilement palpable, semble résister plus encore aux aménagements législatifs consolidant les démarches égalitaires mises en place²⁵.

Wagner-Guillermou et Barth reconnaissent même que dans l'opinion publique « le contenu des emplois à prédominance féminine sont moins bien définis, plus flous, comportent beaucoup de « missions invisibles », [ndlr. et que du coup] les compétences associées sont moins reconnues [...] »²⁶. Pour les mêmes auteurs, la féminisation de certaines professions amènerait même à une certaine paupérisation du secteur !

Dans cette optique, les schémas semblent se reproduire, et ce, même à l'heure d'une certaine prise de conscience : il y a les rôles, les forces et les faiblesses attribuées aux femmes, et ceux et celles de l'homme. Que cela soit dans la vie quotidienne ou dans l'entreprise.

D. Domination or not domination

La différenciation, qu'elle s'explique par des arguments évolutionnistes ou pas, persiste dans l'habitus d'une part importante de la population et se traduit au travers de différents types d'attitudes, cela allant d'un élan chevaleresque à des réprimandes ou autres attitudes totalement hostiles à l'égard des femmes.

Allons un cran plus loin dans la question de l'intériorisation d'un processus discriminant et d'une société binaire où il y aurait d'une part les dominants (les hommes) et les dominées (les femmes). Si acceptation il y a, c'est que dans les processus mêmes d'incorporation des styles de vie, la domination est rendue possible. Pourquoi semble-t-il y avoir une force irrésistible de la reproduction ?

Selon Gérard Mauger²⁷, il existe trois types de dispositifs qui permettent une relation de domination, et ce même lorsqu'il s'agit de modes de pensées les plus intolérables. Précisons que ces mécanismes sont transposables d'un sujet à un autre, et ici nous les comprenons dans le cadre des pensées/actes

²⁵ M. SARLET, B. DARDENNE, « Le sexisme bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres », *L'année psychologique*, 2012, n°112, pp. 435-463.

²⁶ A-L. WAGNER-GUILLERMOU, I. BARTH, *op. cit.*

²⁷ G. MAUGER, « Sur la domination », *Éditions du Croquant*, 2012, n°19, pp. 11-16.

sexistes en cela qu'ils justifieraient dans certains cas des attitudes sexistes ordinaires et dites par certains bienveillantes, et dans le pire des cas des comportements hostiles voire violents.

La première forme de soumission face à une attitude de domination – perçue – est liée à l'utilisation de la force physique. En effet, la violence empêche dans bon nombre de situations la révolte des dominés. Nous associons ici la force physique davantage au sexisme hostile, sur lequel nous reviendrons plus tard.

La deuxième serait légitimée par le fait d'un choix « par défaut » lié à la satisfaction de certains besoins ou de la nécessité de les combler. C'est bien souvent la situation dans laquelle certaines femmes et mères de famille se trouvent lorsqu'elles se persuadent (à juste titre parfois) qu'il serait difficile de vivre convenablement, d'un point de vue financier, avec un seul salaire. Certaines décident donc de rester auprès du « mâle dominant » considérant que ce serait le moindre mal par rapport à la situation dans laquelle elles pourraient être en opérant le choix de s'en détacher.

Enfin, l'auteur développe, en troisième argument, un phénomène d'acceptation de la situation comme allant de soi. À nouveau une naturalisation de la pensée qui ne laisserait pas la possibilité de s'y opposer ou qui ne ferait pas place au sens critique puisque, pour certains, nous ne nous opposons pas à l'ordre naturel des choses. Dans de nombreuses cultures (tous continents confondus !) certaines jeunes filles considèrent – à priori – qu'elles doivent réaliser elles-mêmes une série d'obligations et en rendre compte à leur conjoint masculin. Par exemple : faire à manger, s'assurer de l'éducation des enfants, que la maison soit propre etc. La relation dominant/dominé est ici incorporée et n'est dès lors pas ou peu remise en cause.

Toutefois cela ne résout pas la question de la vraie acceptation, incorporation de la pensée des dominants d'une part, ni de la réelle conscience de cette idéologie par les dominé-es de l'autre.

Précisons un aspect essentiel : est-ce le fait que la différence est actée (que cela soit par une construction biologique ou comme un état de fait pour une société) qui est problématique ou est-ce plus insidieusement le fait que cette différence induise un jugement de valeur, des inégalités engendrant par la nature même de cette normativité un rapport de force, une relation dominant/dominé ? Qu'en-est-il lorsque ce rapport inégal est admis et légitimé parce qu'il partirait d'un sentiment bienveillant ?

Selon Durkheim, « l'intériorisation des formes primitives de classification » constitue le fondement d'un « conformisme logique » et d'un « conformisme moral », consensus pré-réflexif, immédiat, sur le sens du monde qui est au principe de l'expérience du monde comme « monde de sens communs »²⁸.

Ajoutons à cela que même une réelle prise de conscience n'impliquerait pas forcément la révolte car les schèmes de domination sont tellement inscrits dans l'être qu'il serait impossible qu'ils soient sous maîtrise à cent pour cent.²⁹

Il est donc admis, y compris par Bourdieu, que les dominés peuvent effectivement contribuer à leur propre domination.

II. Le sexisme bienveillant : de quoi s'agit-il ?

A. Quand il ne verbalise plus son mépris mais qu'il sourit en y pensant et en vous regardant

Bien que les différents combats ayant été menés auraient pu nous amener à considérer les inégalités hommes/femmes comme passées, nous constatons donc qu'encore aujourd'hui l'application des principes d'égalité entre les genres relève d'une certaine illusion.

Plusieurs raisons à cela ont été évoquées. L'une des plus pérenne reste, selon moi, celle que l'on peut lier à la force de la violence symbolique et donc à des formes plus insidieuses, parfois même discrètes, des attitudes sexistes. Quoi de mieux qu'un sexisme latent, caché derrière des comportements à priori positifs ? Toutes normes gardées, le positif pour une communauté n'étant pas le positif de tous.

Tentons de mieux comprendre une forme nouvelle (1996) de discrimination : le « sexisme bienveillant ».

« (Le sexisme) n'aurait pas disparu mais aurait été remplacé par des formes plus implicites de discrimination qui sont en accord, au moins superficielle-

²⁸ P. BOURDIEU, 1998, op. cit., p. 134.

²⁹ Ibid.

ment, avec le principe d'équité entre les genres [...] »³⁰ et qui sembleraient plus acceptables que les configurations habituelles du sexisme hostile.

Mais peut-il réellement exister un sexisme qui soit bienveillant ? Les attitudes sexistes dénoncées prendraient-elles des formes différentes de celles que l'on a réussi à identifier et combattre. Peut-on, ici ou ailleurs, avoir des attitudes sexistes mais positives ? À quoi renverrait une attitude discriminante mais bienveillante ?

Avant d'aller plus loin quelques éclaircissements théoriques sur le concept de sexisme bienveillant.

C'est au travers de l'étude de Glick et Fiske³¹, en 1996, que le concept de sexisme bienveillant est mis en lumière. En effet, c'est en étudiant ce qu'ils nomment « le sexisme ambivalent », c'est-à-dire la possibilité pour un individu de combiner attitudes hostile et bienveillante, qu'ils tentent de saisir la part équilibrée ou non de l'un et de l'autre chez une même personne, de comprendre le fonctionnement par paire ou encore la force de leur corrélation. D'après leurs conclusions, « les deux formes de sexisme sont corrélées positivement »³². Bienveillance et hostilité iraient donc de pair.

Bien qu'elle soit pertinente, je n'entrerai pas ici dans les détails de cette étude. En revanche, le fait qu'elle décrive remarquablement le sexisme bienveillant a retenu toute mon attention.

Nous le savons désormais, le sexisme recouvre une vaste étendue de comportements : agressif, violent, masqué, subtil, visible, ordinaire et j'en passe. Seulement, jusqu'ici, il se rapportait quasi toujours à quelque chose d'a priori négatif, de redoutable.

Avec le sexisme bienveillant, nous passons désormais à un registre de comportements plus ambigus, plus pernicious, parfois rendus plus ordinaires, mais surtout acceptés, voire même dans certains cas, légitimés.

Peut-on réellement considérer ce sexisme bienveillant comme un acte généreux et de l'ordre de la protection ? Vers qui s'oriente ce type d'attitudes ? Les femmes ayant à faire à ces comportements s'y conforment-elles réellement ? Pour certaines, chercheraient-elles à s'entourer d'hommes véhiculant cette forme de sexisme ? D'ailleurs le sexisme bienveillant, est-il du sexisme ?

³⁰ M. SARLET, B. DARDENNE, op. cit.

³¹ P. GLICK et S. FISKE, *The Ambivalent Sexism Inventory : Differentiating Hostile and Benevolent Sexism*, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1996, vol. LXX, n°3, pp. 491-512.

³² M. SARLET, B. DARDENNE, op. cit.

Le prince charmant – si galant, si bienveillant – sur son bel étalon blanc serait-il quelque peu discriminant ?

« Nous définissons le sexisme bienveillant comme une attitude subjectivement positive, teintée de chevalerie, d'idéalisation et de condescendance envers les femmes, mais objectivement négative car maintenant celles-ci dans un rôle et un statut inférieur »³³.

Si l'on considère que les comportements soutenus par des intentions louables ne peuvent simultanément relever de pensées plus perverses et donc négatives, alors le sexisme bienveillant pourrait effectivement être une attitude positive. Ceci étant, dès lors que l'on intègre à la question la possibilité pour l'individu d'incarner (consciemment ou non) une posture de dominant (donc inégalitaire), je ne vois plus en quoi associer sexisme et bienveillance aurait du sens. Ce dernier relevant, du coup clairement, d'un acte discriminant et donc négatif et destructeur. Quelle que soit la profondeur de la blessure.

B. « Prejudice is an antipathy »³⁴

Le sexisme bienveillant permettrait d'assurer plus encore la reproduction des inégalités³⁵, comme une « forme douce et subjectivement positive »³⁶ certes, mais créant une hiérarchie sur base d'une différence de sexe quand même.

« [...] le sexisme bienveillant pourrait avoir des conséquences fort négatives envers les femmes non seulement parce que ce type de sexisme tend à ne pas être reconnu comme une forme de sexisme, mais en plus parce qu'il ne s'avère pas être contesté par les femmes »³⁷.

Agissant comme une violence d'ordre symbolique au moins, il est donc loin d'être obsolète, et sa forme bienveillante encourage même à la persistance de son existence et de son impact auprès des dominées.

³³ B. DARDENNE, N. DELACOLLETTE, C. GRÉGOIRE, D. LECOQ, « Structure latente et validation de la version française de l'Ambivalent Sexism inventory : l'échelle de sexisme ambivalent », *L'année psychologique*, 2006, vol. CVI, n°2, pp.235-263.

³⁴ G-W. ALLPORT, *The nature of prejudice*, MA : Addison-Wesley, 1979, 576 p.

³⁵ B. DARDENNE, N. DELACOLLETTE, C. GRÉGOIRE, D. LECOQ, *op. cit.*

³⁶ *Ibid.*

³⁷ M. BARETTO, N. ELLEMERS, « The burden of benevolent sexism : How it contributes to the maintenance of gender inequalities », *European Journal of Social Psychology*, 2005, n°35, pp. 633-642.

Cependant, n'essentialisons pas à coup de trop gros traits la catégorie des femmes dominées. Trois milliards et demi de femmes méritent de nombreuses catégories. Prenons par exemple les femmes dites « douces ». Il existerait une différence dans les attitudes sexistes selon qu'on soit reconnue comme telle ou non. Catégories elles aussi essentialisées entendons-nous.

En effet, cette posture sympathique, de prime abord, ne semble s'adresser qu'à un certain type de femmes. Celles qui représentent « la féminité absolue » et qui, de par leurs qualités tellement féminines, appelées dans la littérature « communales »³⁸ : pureté, amabilité, sociabilité, gentillesse induisent chez l'Autre, mâle, une attitude visiblement très positive. Précisons que cette dernière les confine plus encore à un rôle de subordonnée, avec pour leitmotiv (subliminal) : « une main de fer dans un gant de velours »³⁹. Il est admis que les hommes ont tout à gagner à cacher leur dominance sous « des dehors bienveillants »⁴⁰.

Bien qu'il soit reconnu aux femmes incarnant « la femme par excellence » un nombre important de qualités, les comportements perçus comme bienveillants, visent le plus souvent à les cantonner dans certains rôles ou simplement à nier plus facilement certaines de leurs compétences. Même lorsqu'il s'agit de compétences liées à leurs qualités initialement concédées.

À contrario, l'hostilité semble réservée aux dames plus militantes, celles qui questionnent trop la hiérarchie et feraient trop entendre leur voix⁴¹, celles qui menacent l'ordre social masculin établi.

Pouvons-nous en déduire que, si conscience il y a de l'existence du sexisme bienveillant, les femmes pourraient opérer un choix, en feignant plus d'obéissance (à l'ordre masculin en marche) ou accentuant certaines des qualités leur étant à priori attribuées pour obtenir une qualité de vie plus en adéquation avec leurs souhaits ?

Bien que certains aient conceptualisé une Échelle de Dominance Sociale (« destinée à évaluer la préférence pour des relations non égalitaires et hiérarchiques entre groupes sociaux »⁴²), aucune étude à ce jour n'a pu esquisser une réponse tranchée à cette question. En revanche, il n'est pas inintéressant

³⁸ B. DARDENNE, N. DELACOLLETTE, C. GRÉGOIRE, D. LECOQ, *op. cit.*

³⁹ M-R. JACKMAN, *The velvet glove: Paternalism and conflict in gender, class, and race relations*. Berkeley : University of California Press, 1996, 432 p.

⁴⁰ B. DARDENNE, N. DELACOLLETTE, C. GRÉGOIRE, D. LECOQ, *op. cit.*

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

– dans l'idée d'une tentative de réponse – d'intégrer à la réflexion l'impact du sexisme bienveillant sur les femmes elles-mêmes, principalement du point de vue cognitif. Ont-elles la possibilité d'aller au-delà d'une fausse conscience de ce rapport de force ? Parce que pour définir des stratégies, mieux vaut avoir conscience de la taille du portail contre lequel on tente de se dresser.

Les recherches, principalement effectuées dans le monde professionnel, démontrent que le sexisme bienveillant est « particulièrement efficace pour diminuer la performance objective de femmes à des tests d'intelligence [...] »⁴³. Il semblerait que les compétences cognitives et sensorimotrices des femmes sujettes à des comportements sexistes bienveillants n'en sortiraient pas grandies⁴⁴. De plus, il est avéré que, plus que d'agir négativement sur leurs aptitudes, les femmes intérioriseraient l'infériorité que leur statut leur confère. À contrario, le sexisme hostile n'agirait pas de la même façon. Les scores obtenus par les femmes exposées à des discours de ce type réaliseraient des performances meilleures. Ces résultats laisseraient-ils à penser qu'il est plus facile de détruire avec une forme plus bienveillante de sexisme ?

Alors reste-t-il possible pour elles de se dresser contre ce mur de fer recouvert de papier peint aux couleurs de l'amour ou plus largement de la cordialité ?

Évidemment, je suis persuadée que les femmes ont le pouvoir de changer les choses, et cela même dans un contexte aussi immoral que celui d'une diminution provoquée des capacités intellectuelles de chacune d'elles. En revanche, dans ce combat il va falloir le combiner avec la force d'impact de cette violence symbolique qui agit comme fer de lance sur la construction de nos habitus.

Le sexisme bienveillant est bel et bien une forme de violence symbolique. De la violence qui y met les formes⁴⁵ et qui, par ce jeu de dupes, aspire à ne pas être trop visible, et dans les configurations les plus fortes sera même rendue légitime par le fait d'une intériorisation puissante de la part des dominé-es.

Plus douce et surtout moins brutale, elle embarque quand même ses victimes dans le chemin de dégradation d'une honte de soi toujours plus prégnante et de l'acquisition d'idées auto-dénigrantes⁴⁶.

⁴³ B. DARDENNE, N. DELACOLLETTE, C. GRÉGOIRE, D. LECOQ, *op. cit.*

⁴⁴ R. CALOGERO, J. JOST, « Self-subjugation among women: Exposure to sexist ideology, self-objectification, and the protective function of the need to avoid closure ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 2011, 100(2), pp. 211–228.

⁴⁵ G. MAUGER, *op. cit.*

⁴⁶ *Ibid.*

« La force symbolique est une forme de pouvoir qui s'exerce sur les corps, directement, et comme par magie, en dehors de toute contrainte physique : mais cette magie n'opère qu'en s'appuyant sur les dispositions déposées, tels des ressorts, au plus profond de ce corps »⁴⁷.

S'exerçant dans la sphère des significations principalement, elle pousse le groupe dominé à progressivement s'adapter à la pensée dominante, ici la pensée sexiste, et par voie de conséquence de s'accommoder à des comportements discriminants.

Une autre de ses particularités et pas des moindres, est que sa forme symbolique et non violente, semble pouvoir être produite au vu de tous⁴⁸. Bourdieu ajoute que, selon lui, elle emprunte une part de sa force à la « complicité active » des dominés, dominées dans ce cas. Complicité qu'il précise ne pas rimer avec conscience.⁴⁹

Nous pouvons – à juste titre – nous interroger sur les conséquences de cette « bienveillance » comme violence. Ne légitimerait-elle pas d'autant plus la reproduction des inégalités et la domination des hommes sur les femmes, et cela plus encore que le sexisme hostile ?

« La concomitance d'hostilité et de bienveillance et leur influence réciproque permettraient au groupe masculin d'assurer de manière particulièrement efficace sa domination sur le groupe féminin, conservant ainsi les avantages liés à un statut élevé tout en recevant les faveurs du groupe dominé »⁵⁰.

Dès lors, certaines femmes « s'accorderaient à leur statut » et « accepteraient leur rôle d'infériorité »⁵¹. Acceptation encouragée par la croyance en l'interdépendance des qualités reconnues aux femmes et des besoins attribués aux hommes. Les femmes sont valorisées parce qu'elles prennent soin des hommes. Elles garantissent une certaine paix dans le vivre-ensemble.

Les études montrent que pour maintenir son rôle dominant, l'homme (si tant est que l'on assume le postulat de base disant qu'il souhaite participer au jeu de dominant/dominé) doit pouvoir jouer en incluant des attitudes bienveil-

⁴⁷ P. BOURDIEU, 1998, op. cit.

⁴⁸ G. MAUGER, op. cit.

⁴⁹ P. BOURDIEU, 1998, op. cit.

⁵⁰ B. DARDENNE, N. DELACOLLETTE, C. GRÉGOIRE, D. LECOCQ, op. cit.

⁵¹ E. L. HAINES, J. JOST, *Placating the powerless: Effects of legitimate and illegitimate explanation on affect, memory, and stereotyping*. *Social Justice Research*, 2000, 13, pp.219-236.

lantes afin de ne « pas mettre en péril »⁵² la satisfaction de certains de ses besoins. L'idée privilégiée étant de maintenir une « dépendance nécessaire » des femmes à leur égard⁵³. Peut-on y voir une nouvelle stratégie de leur part ? Sans nul doute, oui !

Les hommes ont besoin des femmes et des services rendus en tant que ceux liés à leurs qualités, pour se sentir complets⁵⁴.

Aussi on pourrait dire que « le sexisme bienveillant récompense les femmes qui respectent les rôles traditionnels liés au genre tandis que le sexisme hostile, à travers une évaluation négative, punit celles qui ne respectent pas ces rôles »⁵⁵ amenant certains hommes à « se faire percevoir comme protecteurs et adorateurs des femmes »⁵⁶ pour gagner leur soumission.

Et pour boucler la boucle, Sarlet & Dardenne⁵⁷ ajoutent que « [...] la menace de l'hostilité des hommes vis-à-vis des femmes conduirait ces dernières à rechercher la protection masculine et amènerait les hommes à vouloir les protéger. Ce duo constitue un véritable cercle vicieux qui permet d'exercer une menace en adoptant des attitudes hostiles, tout en apportant une solution à cette menace [...] ». L'homme exerçant une menace hostile y apporte aussi la solution, en gentleman empli de bienveillance.

Certaines femmes auraient tendance à chercher des attitudes paternalistes, entendues comme protectrices par elles-mêmes⁵⁸.

Il n'est pas inutile de préciser que ces mêmes auteurs⁵⁹ montrent que certaines femmes n'associent pas les actes sexistes bienveillants à du sexisme. Ce qui nous permet d'envisager la marge de manipulation comme étant encore plus importante. Le sexisme bienveillant agirait au travers de la troisième forme de légitimation de la domination, une domination quasi pure, inscrite dans l'ordre naturel des choses.

Si légitimation et intériorisation aussi fortes il y a, qu'en est-il de la capacité d'analyse et d'action des femmes ? Peut-on considérer que des stratégies peuvent être mises en place dans ces conditions ?

⁵² M. SARLET, B. DARDENNE, *op. cit.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

III. La domination nous empêcherait-elle de développer des stratégies ?

L'idée de décider de stratégies semble, selon certains, caduque d'avance. Sarlet & Dardenne⁶⁰, expliquent que « l'activation du concept d'incompétence suite au sexisme bienveillant est confortée par d'autres données. Il [...] amène à se remémorer plus souvent des souvenirs de situations dans lesquelles les femmes se sont senties personnellement incompétentes ».

Le sexisme bienveillant amènerait donc les femmes à objectiver leur incompétence et leur non-performance, et ce sur le long terme.

Dans ce contexte, arriveraient-elles à se saisir de leurs réelles compétences, ou du reste en lesquels elles croient, pour renégocier leur place dans la société et plus spécifiquement dans leur relation avec les dominants ?

A. Girl (ou human) power quand tu nous tiens !

Certaines études semblent montrer que les femmes pourraient « jouer de leurs spécificités » en « capitalisant des spécificités féminines attendues »⁶¹ mais cela plus spécifiquement dans la sphère professionnelle. Pour ne donner qu'un exemple, la femme étant considérée, à priori, comme plus sociable et de fait comme pouvant créer plus facilement des liens dans une entreprise, elle investirait d'autant plus le champ des capacités qui lui sont d'avance attribuées. Ici en l'occurrence une sociabilité au service d'un meilleur vivre ensemble dans l'entreprise et possiblement d'une acquisition de responsabilité d'ordre plutôt lié aux ressources humaines. Vous me voyez comme telle, et bien je vais vous le prouver se dirait-elle !

⁶⁰ M. SARLET, B. DARDENNE, *op. cit.*

⁶¹ I. JONAS, D. SÉHILI, *op. cit.*

B. Qu'en est-il dans la sphère privée ?

« En agissant sur les processus par lesquels le sexisme bienveillant agit, il serait possible de contrer ses effets négatifs et, ainsi, d'aller plus loin vers une égalité véritable entre les genres »⁶².

Benoit Dardenne, psychologue social, dans les études qu'il mène, tente de comprendre si l'on peut considérer le « stereotype boost »⁶³ comme existant dans une relation de discrimination sexiste.

En effet, ce dernier suggère que « l'activation d'un stéréotype au sein de la population cible conduit à une augmentation des performances de celle-ci. »

À cette suggestion les recherches n'ont pas encore pu apporter de réponse. Intéressons-nous dès lors à des pistes de stratégies développées dans l'objectif de « survivre » au sexisme bienveillant. Se conformer ou non ? Le combattre ou pas ?

Rappelons, avant de donner des exemples de certaines des stratégies étudiées, que la mise en place de celles-ci est en partie court-circuitée par le fait que, dans un système bienveillant, les femmes (répondant aux critères de féminité) sont récompensées, avantagées et donc sans aucun doute plus enclines à supporter le système patriarcal.

Céline Clément-Pessiani propose plusieurs stratégies dans sa thèse *Derrière chaque (grand) homme, il y a une femme... qui accepte de rester derrière*⁶⁴ (2015).

⁶² M. SARLET, B. DARDENNE, *op. cit.*

⁶³ T. SCHMADER, « Stereotype Threat: Theory, Process, and Application », Oxford University Press, USA, 2012, 320 p.

⁶⁴ C. CLEMENT-PESSIANI, *Derrière chaque (grand) homme, il y a une femme... qui accepte de rester derrière*, Paris : Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 2015, 225 p.

C. Voici quelques stratégies des plus parlantes

1. Les déviantes c'est elles, pas moi

Afin de se défendre d'être considérée comme « une femme rebelle », certaines vont, elles aussi, développer des attitudes hostiles à l'égard des dites « déviantes ». Comme pour appartenir, « comme on peut », à la catégorie des dominants.

2. Quand la princesse tend à devenir un crapaud

Une autre proposition faite dans cette thèse est que le groupe dominé détourne l'ethnocentrisme habituel. Un genre « d'ethnocentrisme inversé qui amènerait à adopter le regard du groupe supérieur et en conséquence de juger son propre groupe (de dominé-es) à partir de la grille d'analyse de l'exogroupe. L'objectif latent étant de s'éloigner du « nous » pour tenter d'appartenir aux « eux ». Bien que je sois une femme, oui vous hommes je vous comprends !

3. Toi sexiste bienveillant ? Moi avantagée certainement !

D'autres théories vont dans le sens, déjà esquissé, de considérer le sexisme bienveillant comme un avantage pour soi (en tant que femme dominée). Cette catégorie ne se dresserait contre les attitudes sexistes que quand celles-ci les désavantagent (ordre normatif défini par la femme individuellement).

Dans sa thèse, Céline Clément-Pessiani⁶⁵, souligne l'existence d'une catégorie de femmes qui « pourrait accepter le sexisme bienveillant d'un homme par conformisme et ensuite, se le justifier(ait) à elle-même en pensant qu'elle y gagne quelque chose », comme si on « annulait la déviance en apportant une preuve de conformisme » et donc que l'on serait moins sujette à des retours hostiles de la part des hommes de notre entourage et finalement gagnante.

⁶⁵ C. CLEMENT-PESIANI, *op. cit.*

4. Désirabilité charnelle mais aussi sociale

Dans l'idée de mieux comprendre les stratégies possibles, mettons en lumière un autre concept, celui de « désirabilité sociale »⁶⁶ de Allen L. Edwards et P. Horst en 1953. En effet, il décrit un comportement qui induit de vouloir répondre aux exigences attendues par nos pairs, en soulignant des attitudes et comportements dont on sait qu'ils sont valorisés (fonction de notre habitus de classe, évidemment).

Certaines femmes vont avoir tendance, dans cet optique, à « se conformer aux comportements spécifiques à leur sexe »⁶⁷. Les normes serviraient donc de référence pour se conformer aux rôles traditionnels et genrés. Précisons toutefois que pour répondre à ce type de stratégies, il est indispensable que l'individu ait saisi et compris les codes et les normes de la société culturelle (et culturelle) à laquelle il appartient ou veut appartenir. En ce compris le rapport du genre au biologique ou non. Une stratégie conscientisée à chaque niveau.

5. Les stratégies existent

Finalement, les stratégies existent. Elles existent parce qu'elles permettent à certaines femmes de faire front face aux théories sexistes les plus pauvres les considérant comme des êtres à priori inférieurs. Ces stratégies sont là comme le moyen pour elles de continuer à être dans le monde, à donner du sens à chaque jour qui se lève. L'une n'est pas meilleure que l'autre. Elles existent ; c'est tout.

⁶⁶ J-M. LEMAINÉ, « Dix ans de recherche sur la désirabilité sociale », *L'Année psychologique*, 1965, n°65-1, pp. 117-130.

⁶⁷ A-H. EAGLY, W. WOOD et A-B. DIEKMAN, *Social role theory of sex differences and similarities: A current appraisal*. Edition T. Eckes & H. M. Trautner, *The developmental social psychology of gender*, 2000, pp. 123-174.

Conclusion

Qu'il soit alimenté par les sciences dites « dures » ou par des contextes sociaux qui tous deux reproduisent les inégalités, le sexisme bienveillant est donc bel et bien présent dans nombreuses de nos relations.

Relations qui jusqu'ici peut-être n'étaient pas vues du même œil.

La définition du sexisme bienveillant nous permettra sans doute de mieux comprendre la répartition des rôles dans nos sociétés encore très patriarcales, même dans les plus petits microcosmes considérés jusqu'alors par certains comme peu soumis au sexisme bienveillant. Moi, soumise ? jamais !

Sans dire qu'il est partout, il n'est pas inintéressant de se poser quelques minutes et de repenser aux relations que nous nourrissons, qu'elles soient dans nos sphères privées ou professionnelles. De repenser que, dès lors qu'il y a une relation, il y a une part d'elle qui ne m'appartient pas. Il est donc intéressant de se questionner, ou de questionner à nouveau l'existence ou non de cette domination, de cette violence symbolique que nous n'avions peut-être jamais envisagée ou plus simplement nommée jusque-là.

Si hier je n'envisageais pas la présence de violences (symboliques) entre mon époux et moi, entre mon collègue et moi, entre mon ami et moi, aujourd'hui peut-être et sans complexe je peux me rendre compte qu'il y a des choses qui ne tournent pas totalement rond. Rien de grave diront certains, mais quelques détails à régler quand même ? À chacun(e) d'en décider.

Si c'est en connaissant les dérivées de l'histoire qu'on peut éviter de les répéter, c'est en pleine conscience des inégalités qu'on peut s'éveiller et envisager le changement.

« Est-ce que des stratégies sont toujours possibles ? » Je n'ai pas la réponse mais je peux partager celle que j'aurais tendance à adopter, moi en tant que femme participant à une vie faite de rencontres multiples et qui consiste à dire qu'« au sein de l'entourage, l'opacité des rôles »⁶⁸ permet de gérer une grande partie des divergences entre différentes parties du réseau.

Je suis multiple et mon seuil de tolérance n'est pas le même dans chaque contexte, ma façon d'être au monde non plus. Les collègues de travail n'ont

⁶⁸ R. MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris : Armand Colin, 1997, 384 p.

en effet pas la même expérience ni la même image d'une personne que ses voisins ou sa famille. Elle peut ainsi jouer sur divers tableaux, afficher dans chaque contexte une partie seulement de son identité »⁶⁹ et décider ce qu'elle accepte ou non face à chacune de ces situations.

Un mode d'être au monde pourrait être celui qui agirait selon moi comme une possibilité de se conformer en partie et de pouvoir conserver une certaine marge de manœuvre quant aux hommes à qui on veut plaire (de la façon dont on souhaite plaire, des exigences que l'on s'impose et de celles auxquelles on est d'accord de répondre) et ceux pour qui aucune volonté d'effort ne souhaite être fournie.

Certaines diront « oui, pour plaire à mon mari, pas à mon patron ! », d'autres penseront l'inverse, d'autres encore n'auront envie de plaire (ou pas) qu'au travers d'attitudes spontanées qui ne résulteraient pas d'un savant calcul entre ce que je suis, ce que je pense être, ce que je tends à être et ce que je pense gagner « en étant » ce que je suis pour l'Autre.

Que vous soyez princesse ou qu'il soit crapaud, soyez ! Spontanée ou non, à la quête de stratégies ou pas, mais soyez en toute conscience de vos capacités, de vos compétences et de vos forces !

**

Maïa Kaïss est titulaire d'un master en Anthropologie sociale et culturelle (ULB) ainsi que d'une agrégation en sciences sociales (ULB). Elle travaille depuis plusieurs années dans le secteur de l'Éducation permanente et plus spécifiquement sur les questions liées aux thématiques Famille, Éducation et Citoyenneté.

⁶⁹ C.BIDART, *op. cit.*

Kaïss Maïa, *Le prince charmant préférerait-il que sa belle ne se réveille jamais ?*, Bruxelles : CPCP, Analyse n° 407, 2020, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/publications/sexisme-prince-charmant>.

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter, Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcp.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Le sexisme, et ses lourdes dérives, est sans doute l'un des sujets les plus traités ces derniers mois dans les médias. Témoignages sur les violences sexuelles, agressions morales et sexisme ordinaire de plus en plus ordinaire ou encore le mouvement #MeToo ont changé la façon de vivre les rapports de genre pour certains. Complimenter une femme en prenant l'ascenseur est-ce aujourd'hui prendre le risque de devenir l'espace d'un instant un pervers potentiel ? Est-ce que faire preuve de galanterie serait, *in situ*, un acte sexiste et de domination ? Au travers de cet article, nous définirons un pan plus spécifique du sexisme ordinaire, le sexisme bienveillant. Quels sont les leviers d'une telle attitude ? Quel rôle jouent les sciences dites « naturelles » dans nos convictions ? En quoi notre socialisation renforce-t-elle nos comportements inégalitaires ? Quelles sont les conséquences d'un rapport de domination sur les dominés, ici les dominées plus exactement ? Enfin, nous tenterons de saisir s'il existe des stratégies pour faire face au prince charmant.

Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation

Rue des Deux Églises, 45 - 1000 Bruxelles

02 238 01 00 | info@cpcp.be

www.cpcp.be | www.facebook.com/CPCPasbl

Toutes nos publications sont disponibles en téléchargement libre :
www.cpcp.be/publications/